

Charles Buet



*Philippe-
Monsieur*

Charles Buet

Philippe-Monsieur

Roman historique (Les événements de l'année 1462)



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066328535

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

DEUXIÈME PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

PREMIÈRE PARTIE

[Table des matières](#)

L'AUORE D'UN RÈGNE

Comment le roi Louis XI prétendait exercer l'hospitalité.

C'était vers la fin de février 1462....

Nous ouvrons ici une courte parenthèse. Nous avons dessein de consacrer ce premier chapitre à rechercher de compte à demi avec notre bienveillant lecteur une manière originale de commencer notre récit, mais nous avons craint d'aborder ce trop vaste sujet.

En effet, s'il existe, au dire des habiles gastronomes, cinquante-deux manières d'apprêter une pièce de gibier, un auteur est souvent obligé de se creuser le cerveau, durant plusieurs veilles, pour trouver une introduction à son récit.

Nos maîtres en roman, parfois embarrassés de tourner cette difficulté, ont bien abandonné le naïf Il y avait une fois de nos pères, mais ils ont adopté le fameux Par un beau jour de printemps, d'été ou d'automne, et c'est une façon d'établir sans conteste et sans circonlocutions la date de l'histoire, quelquefois d'indiquer le canevas de la fiction.

Donc nous nous reportons aux derniers jours de février 1462, sous le pontificat du pape Pie II, l'empereur Frédéric III régnant, et le roi de France Louis XI venant de monter sur le trône depuis moins d'une année.

Après avoir été sacré à Reims, Louis qui, au moment de la mort de son père, était à Genappe, dans les Flandres, avait fait, le 31 août de l'année précédente, son entrée dans la ville de Paris. Puis, guidé par cette étrange aversion de

ses prédécesseurs pour la capitale du royaume, il était revenu sur les bords de la Loire où vingt ans plus tard il devait mourir. Il habitait en ce moment Chinon, ville devenue célèbre par ce seul fait que Jeanne d'Arc y eut sa première entrevue avec Charles VII, et que ce fut de là que l'héroïque Lorraine partit pour chasser les Anglais du sol français.

Un peu avant le coucher du soleil, c'est-à-dire vers quatre heures après-midi, un cavalier, suivi d'un seul valet, monté sur une mule, cheminait sur la route allant de l'abbaye de Bourgueil à Chinon. Son équipement annonçait un étranger, comme la poussière et la boue qui souillaient ses habits décelaient un long voyage. Son cheval marchait tête basse, au pas, et, quoiqu'il appartint à la vaillante race des percherons, il semblait accablé par la fatigue.

Le cavalier, homme d'un âge mûr, paraissait plongé dans une méditation profonde. Son aspect était fort modeste. Une toque à rebords de peau de chat couvrait ses cheveux grisonnants; une cape de grosse futaine cachait ses vêtements, et des bottes en cuir commun protégeaient ses jambes.

On le devinait maigre et d'une taille élevée.

Son nez busqué se recourbait sur une bouche aux lèvres minces, surmontées de moustaches peu fournies dont les pointes se confondaient avec les poils roides et durs d'une barbe noire, tigrée de nombreux fils d'argent. Ses yeux, ternes, caves, entourés d'un cercle violacé, et surmontés de gros sourcils, ne donnaient à sa physionomie aucune expression. Pourtant il s'en échappait, à certains intervalles, des regards qui démentaient l'apparence débonnaire de ce

voyageur. Alors ce visage insignifiant s'animait, et l'observateur qui l'eut attentivement contemplé eut pu lire une intelligence peu ordinaire, une force de volonté rare, une astuce diabolique, sur ces traits irréguliers et sans beauté.

Ce n'était point un soldat, on le voyait à sa main petite, blanche, dépourvue de ces callosités que produit le maniement des armes.

Ce n'était pas davantage un prêtre, son attitude excluant toute humilité et toute modestie. Un marchand eut voulu des habits plus élégants, des fourrures moins ordinaires.

Il n'accordait au paysage qu'un regard distrait, comme s'il eut été rassasié de contempler l'admirable nature de cette belle France que Dieu venait de châtier si rudement.

Sans doute il lui tardait d'arriver au but, car il interrogeait fréquemment l'horizon et fronçait le sourcil en voyant s'allonger devant lui le ruban étroit et blanc de la route, bordé des mêmes hêtres et des mêmes noyers partout, derrière lesquels s'étendaient champs et prairies.

Bientôt enfin, il vit se dresser dans le ciel, d'un bleu de turquoise, dominant les cimes desséchées des arbres, les tours trois fois séculaires de l'église Saint-Mesme et la flèche pointue de Saint-Maurice.

Il se trouvait alors à un quart de lieue de Chinon, ainsi que l'indiquait une buée nuageuse qui se balançait dans les airs, suivant les sinuosités de la Vienne.

Le valet maugréait de tout son cœur contre cette ville qui semblait s'éloigner au fur et à mesure qu'on en approchait, et lui prodiguait des épithètes malsonnantes.

A quelque cent pas de la ville, au tournant du chemin, les voyageurs rencontrèrent deux hommes qui se promenaient à pied et qui, en les voyant, leur jetèrent des regards soupçonneux.

Le plus jeune touchait certainement à sa quarantième année. De taille médiocre, large de carrure, bien membré, il avait une tournure commune, sans grâce ni dignité. Son visage offrait des traits aussi accentués qu'irréguliers: un nez droit et long, aux narines mobiles; une bouche large, à lèvres étroites, décolorées; des joues maigres, à pommettes saillantes; un front haut, carré, chauve sur les tempes, un peu fuyant; un menton osseux et soigneusement rasé. L'expression habituelle de cette figure était cauteleuse et rusée. L'œil, d'une couleur inappréciable, dardait un regard scrutateur, aigu, pénétrant, hypocrite et faux, qui inspirait à la fois la répulsion et l'effroi. Les rides empreintes sur le front dénotaient un penseur, comme le sourire, sardonique et cruel, une méchanceté innée.

Ce personnage portait une garnache ou robe longue taillée dans un drap gris de fer, à demi usé, et que des queues de renard bordaient. Ses bas de chausses, de couleur lie de vin, disparaissaient à la cheville dans de grosses chaussures liées par des lanières de cuir. On ne voyait à sa ceinture aucune arme, pas même la dague à poignée de fer que les petits bourgeois, malgré les édits, s'arrogeaient le droit d'y suspendre.

Son compagnon, vieillard fort et robuste, présentait cet admirable type militaire de l'époque intermédiaire entre du Guesclin et Bayard: un front bas, déprimé, couvert d'une épaisse toison de cheveux roux coupés ras; une barbe fauve

taillée en pointe; un nez aquilin en forme de bec d'aigle; des yeux gris, brillants et vifs. Tel était cet homme, dont un étroit justaucorps de velours vert faisait valoir les proportions herculéennes, tandis que les muscles de ses jambes saillaient sous la soie noire de ses grégues étroites. Il appuyait sa main droite sur le pommeau d'un large poignard suspendu par une double chaînette à son ceinturon, et de la gauche, il jouait avec les maillons ciselés d'un collier d'argent qui faisait trois fois le tour de son cou.

Le voyageur s'arrêta court en apercevant ces deux inconnus qui, de leur côté, prirent le milieu de la chaussée, comme s'ils eussent eu le dessein de lui barrer le chemin. Il les salua poliment, et les fixant avec une attention continue, il adressa la parole au plus âgé d'une voix ferme et bien timbrée:

— Je vous donne la bonne vesprée, messire! c'est bien la ville de Chinon que je vois là, au bout de l'avenue?

Ce fut le plus jeune des promeneurs qui lui répondit, sans que cette façon d'agir parût choquer le premier:

— Oui, sans doute, mon compagnon, c'est Chinon. Vous venez de loin, continua-t-il avec l'accent de la curiosité, car vous parlez autrement que les gens de France et me paraissez connaître peu ce pays?

— Oui-dà ! mon maître, j'ai fait deux cents lieues en vingt jours et mon pauvre cheval Rustaud commence à trouver que je suis lourd. Mais si vous voulez bien me laisser chemin libre, je poursuivrai ma route, car j'ai hâte d'arriver au terme de mon voyage.

— Cela se conçoit, reprit l'individu à la mine de furet, sans néanmoins se déranger. Seulement, bénissez le ciel de

vous avoir donné l'occasion de nous rencontrer, car vous me semblez ignorer que l'on n'entre pas à Chinon comme dans un hameau. Qui êtes-vous, d'abord?

— Eh! s'écria l'autre d'un ton étonné, que voilà une singulière question, maître! Est-ce que l'on met ainsi les bourgeois tourangeaux en sentinelles avancées, sur les passages? Peu m'importe, d'ailleurs! je n'ai rien à cacher.

— Parlez donc, car on vous demandera votre nom dix fois encore avant de vous permettre de franchir les barrières.

— Je suis Guy de Fésigny, légiste au service de monseigneur le duc de Savoie.

Le vieillard au pourpoint de velours vert laissa échapper un geste de stupéfaction. Il s'avança vivement et ouvrait la bouche pour parler à son tour, lorsque son compagnon lui dit avec une rudesse qui parut choquante à M. de Fésigny:

— Paix! paix! compère... voilà bien du bruit pour un méchant montagnard qui vient montrer par ici ses braies puantes.

Ces propos mirent au comble l'irritation du légiste que ces longues explications impatientaient. Il poussa donc son cheval en avant, et s'écria d'une voix où vibrait l'indignation:

— Livrez-moi passage, mon homme, sinon je vous ferai sentir le poids de ma houssine. Vous devriez avoir honte de manquer au respect dû aux cheveux gris, et je vous souhaite qu'il ne vous arrive jamais d'entendre l'injure que l'on est obligé de dédaigner.

Le bourgeois proféra quelques excuses inintelligibles. Il saisit la bride de Rustaud et fit signe au voyageur qu'il lui voulait parler encore, mais celui-ci lit sentir l'éperon à sa

monture, se dégagea, et s'éloigna au petit trot, en ne répondant que par un mouvement d'épaules méprisant aux derniers mots de son interlocuteur.

Son valet, furieux du retard apporté à son repos, le suivit, avec l'intention de faire envoyer une double ruade par sa mule aux deux promeneurs.

Mais ceux-ci s'étaient mis prudemment hors de portée, et d'ailleurs le maintien résolu du soldat suffit à ramener le serviteur de Fésigny à des sentiments plus pacifiques. Il se borna donc à leur décocher un regard de colère et à leur crier:

— Nous nous reverrons!... Monsieur de Bresse tirera lui-même vengeance de l'insulte faite à son ami.

Cette menace fit une impression singulière sur le bourgeois à la garnache. Il échangea aussitôt avec celui qu'il nommait son compère un signe d'intelligence. Puis, quittant brusquement la grand'route, ils entrèrent dans un petit bois de bouleaux qui s'étendait jusqu'à la rivière.

Le soleil inondait l'horizon d'une chaude lumière orangée et zébrait de stries dorées les nuages grisâtres qui s'amoncelaient au zénith. Les perles blanches du givre scintillaient sur l'écorce moussue des branches desséchées. Des milliers de moineaux gazouillaient en se poursuivant dans l'air. Il faisait un froid sec.

Fésigny, préoccupé de l'incident bizarre qui marquait la fin de son voyage, avait repris son allure tranquille. Il touchait aux premières maisons éparses, en deçà des remparts, lorsque cinq ou six pertuisaniers, commandés par un sergent, vinrent à sa rencontre:

— Qui vive? cria ce dernier.

— Ami, se hâta de répondre le cavalier. Je suis M. de Fésigny et je viens rejoindre mon seigneur, le comte de Bresse.

— Avez-vous le mot d'ordre?

— Non, certes, puisque j'arrive de la duché de Savoie.

— C'est bien, passez.

Les pertuisaniers se rangèrent en haie; puis quand Fésigny et son valet les eurent dépassés, ils se formèrent en peloton et les accompagnèrent au pas militaire, comme des prisonniers que l'on garde à vue.

La porte de la ville était percée dans une courtine qui séparait deux grosses tours trapues.

Au moment où M. de Fésigny s'y présenta, le son du cor se fit entendre. Aussitôt les mâchicoulis se garnirent d'archers qui bandèrent leurs arcs et tirèrent leurs carreaux du carquois; le portier, quelques miliciens bourgeois, un hallebardier s'alignèrent sur le tablier du pont-levis.

— Peste! se dit Fésigny, qui ne put s'empêcher de sourire, le roi de France est bien gardé ! La voie du Paradis est fort étroite, semée de ronces, bordée de précipices, à ce que m'assure le révérend abbé de Caramagne, mais les voies françaises, outre ces différents avantages, ont encore celui d'être fréquentées par les armées du roi...

Ce monologue fut interrompu par un officier qui vint, avec une extrême politesse, mais aussi avec la patience et la minutie d'un juge, interroger Fésigny. Celui-ci dut décliner ses noms et qualités, dire de quel endroit il venait, où il allait, quel but avait son voyage, de quelle personne connue il pourrait se recommander. Il répondit à toutes ces

questions si naturellement et si franchement que tout soupçon s'évanouit. Cependant l'officier insista de nouveau :

— C'est donc Bochesel, fourrier de monsieur de Bresse, que vous désirez voir? reprit-il.

— Oui, messire. Le connaissez-vous?

— J'ai cet honneur. Nous soupâmes ensemble, hier au soir, chez Luzarches, l'écuyer de monsieur de Montmayer. Holà ! quelqu'un de bonne volonté pour conduire ce gentilhomme au château. Je vous donne cette escorte, ajouta-t-il en répondant à un sourire significatif de Fésigny, pour vous faciliter l'accès de la résidence royale. Notre consigne nous défend de laisser entrer ici marchands, bateleurs, prêtres ou soldats, s'ils ne sont munis d'un sauf-conduit signé du maréchal de Dauphiné. Mais puisque vous êtes l'ami de Bochesel...

Déjà les ombres du crépuscule succédaient peu à peu aux derniers rayonnements solaires. Les rues étroites et tortueuses de la cité de Charles VII commençaient à être envahies par l'obscurité. Çà et là des lanternes fumeuses s'allumaient, répandant une lueur rouge et terne. Les pieds des chevaux clapotaient dans un infect mélange de paille et de boue. Les marchands fermaient leurs boutiques; les passants étaient rares. Quelques soldats chantaient dans les tavernes; les écoliers rentraient à la maison paternelle en rasant les murailles.

— Monsieur, dit à Fésigny le milicien qui le conduisait à travers ce dédale, il convient que vous laissiez vos bêtes et votre écuyer dans une hôtellerie. Voyez, là, à l'angle de la place, cette maison qui jette feu et flammes par ses

croisées, c'est l'auberge du beau-frère de mon cousin, à l'enseigne du Bon La Hire. Vous y trouverez gîte agréable.

— Eh bien! allons, murmura Fésigny, découragé par cette singulière façon d'exercer l'hospitalité qu'adoptait et mettait en pratique le roi Louis.

Après avoir confié son valet à l'hôtesse accorte du Bon La Hire dont il dédaigna d'écouter les cordiales salutations, il se dirigea vers le château.

Cette résidence, commencée au onzième siècle et achevée seulement au quinzième par Charles VII qui l'affectionnait, se composait d'un grand nombre de bâtiments irrégulièrement disposés dans une vaste enceinte flanquée de tours à chacun de ses angles. Cette lourde masse, qui s'élevait sur la rive droite de la Vienne, était alors sombre et noire; aucune clarté ne filtrait à travers les étroites et rares fenêtres qui trouaient sa façade.

Fésigny, toujours suivi du hallebardier qui ne le perdait pas de vue, s'engagea sur le pont-levis encore baissé et se trouva bientôt sous la haute voûte ogivale du porche, au milieu d'une foule bruyante de soldats et de pages.

Un garde écossais reçut le visiteur qui le pria de le mener sans plus de retard auprès de M. de Bochesel.

Comme il prononçait ce nom, un gentilhomme de fière mine, élégamment vêtu, accourut et lui tendit la main. C'était Bochesel lui-même.

— Ah! monsieur de Fésigny, s'écria-t-il, c'est vous!.. Comment êtes-vous venu? Quelles nouvelles de Savoie? Monseigneur va être bien heureux de vous voir: venez vite. Mon camarade, ajouta-t-il en s'adressant à l'Écossais, je réponds de monsieur sur ma tête.

Fésigny reçut avec une bienveillance mêlée d'un peu de mélancolie ces compliments affectueux:

— Bochesel, dit-il d'un ton moqueur, s'il est aussi facile de sortir d'ici que d'y entrer, nous ne reverrons pas de sitôt la dent de Nivolet!

II

Table des matières

A quoi le roi Louis XI prétendait consacrer son règne.

La rivière coulait à pleins bords; ses eaux fangeuses, moirées d'écume blanche, roulaient avec un grondement sourd, entre deux berges escarpées, talus tapissés d'un frais gazon durant l'été, mais pierreux et désolés alors que le bonhomme hiver secouait ses frimas sur la nature. Des rangées de saules et d'aulnes, refuge des nymphes printanières, miraient dans les flots les rameaux grêles qui jaillissaient en gerbe épanouie de la cime de leurs troncs noueux.

Çà et là, d'un bouquet de genévriers aux feuilles jaunâtres, s'élevait la tige svelte d'un haut peuplier contre lequel le vent se heurtait en poussant une note plaintive.

Sur la cime opposée à celle que protégeait un petit bois de bouleaux, la Vienne baignait un moulin que l'on eut dit abandonné. La grande roue, en effet, restait immobile, présentant son disque énorme de bois brun, diapré de mousses et de lichens parasites. La chute d'eau semblait s'être congelée tout à coup, une large nappe de glace limpide et transparente s'épanchait de l'orifice du canal et s'unissait dans les bannes à des blocs aux formes bizarres. Des aiguilles diamantées, effilées, frangeaient le toit de chaume que marbraient des plaques de neige durcie.

Au dernier plan, des collines aux contours nettement accusés découpaient leurs silhouettes sur le ciel, encadrant

ce délicieux paysage d'hiver.

Les deux hommes qui, tout à l'heure, avaient arrêté si maladroitement sur la grand'route monsieur de Fésigny, suivaient, au moment où nous les retrouvons, un petit sentier qui serpentait entre deux haies sur la rive gauche de la rivière.

Ils contemplaient silencieusement la campagne déserte. Depuis longtemps ni l'un ni l'autre ne prononçait une parole. Mais tandis que l'homme vêtu de si mesquine façon rêvait de choses sérieuses, ce qui se voyait à son air grave et presque sombre, son compagnon feignait une insouciance trop étudiée pour être sincère.

Notre lecteur est trop perspicace pour n'avoir point déjà deviné que le premier n'était autre que le roi Louis XI, lequel affectait, comme chacun sait, une mise modeste moins encore que négligée, même dès les commencements de son règne. Nous aurons plus tard l'occasion de parler du comte Jacques de Montmayeur, favori du jour, qui jouissait en cet instant du privilège d'accompagner le roi.

Tout à coup celui-ci s'arrêta, fixa un regard singulier sur Montmayeur, et s'écria d'une voix mordante:

— Eh bien! monsieur?... vos montagnards émigrent en masse, à ce qu'il me paraît? Que viennent-ils traîner leurs chausses chez nous? Serait-ce que mon noble beau-père veut se débarrasser des mauvaises têtes qui font rage dans ses États, et me les envoyer pour que je les corrige? Pasques Dieu! nous avons déjà son fils de Bresse, Bochesel et tant d'autres!... Qu'est-ce que ce Fésigny? Ah! ma police est bien mal faite!

Un personnage de l'importance de ce Fésigny ne devrait pas franchir ma frontière, que je n'en fusse aussitôt prévenu. Dieu aidant, nous mettrons ordre à cela. Vous avez entendu ce béliâtre de valet, Montmayeur? Il nous a menacés de la vengeance de monsieur de Bresse! Il faut donc que celui-là soit considéré comme bien puissant chez moi, puisque son nom sert d'épouvantail à bourgeois?

Le roi ne parlait ainsi longuement que pour mieux observer le visage de son interlocuteur qui l'écoutait avec une déférence profonde, en s'étudiant néanmoins à céler les sentiments qui l'agitaient.

Ce n'était point, du reste, sans intention que le roi venait de laisser échapper une allusion blessante au séjour que plusieurs seigneurs de Savoie faisaient à sa cour.

Montmayeur, exilé par le duc Louis I^{er}, était de ceux-là. Il ressentit vivement le reproche, mais il garda son air quasi indifférent, sachant qu'il ne fallait point se jouer des colères de son terrible hôte.

— Connaissez-vous ce Fésigny? reprit le roi d'un ton brutal.

— Fort peu, sire, se bâta de répondre Montmayeur en s'inclinant, je crois. qu'il est mon vassal pour un petit bien qu'il a juxta mes terres d'Apremont. Il est bon jurisconsulte, et Son Altesse le veut mettre du sénat qu'elle est en désir de créer à Chambéry sur le modèle de celui de Turin.

— Je n'aime pas ces gens de loi qui courent par vaux et chemins. Ils ont toujours des plans de conspiration dans leurs grimoires. Quelque jour nous rendrons un bon édit pour définir leurs attributions, et qu'ils s'y tiennent, Pasques

Dieu! sinon je les enverrai sur la sellette, s'il me déplait qu'ils se prélassent sur le banc des justiciers.

Montmayer ne put réprimer un mouvement de surprise, tant l'accent du roi, en proférant ces paroles, fut durement accentué. Le roi fit quelques pas en silence, puis il poursuivit:

— Il est nécessaire que je décide quelque chose au sujet de monsieur de Bresse, comte. J'ai besoin de vous.

— Votre Majesté sait que je lui suis dévoué.

— Bien! bien! je sais quel fond je dois faire sur votre fidélité. Ce n'est pas un conseil que je vous demande, et vous ne saurez rien de ce que je veux faire, parce que si mon bonnet connaissait mes desseins, je le jetterais au feu. Voilà : préparez-vous à repartir pour Chambéry. Du Bouchage écrira de ma part au duc que je veux qu'il vous rende le titre de maréchal dont la duchesse vous a dépouillé au profit de Seyssel.

— Et qu'il mette à néant, interrompit Montmayer d'un ton emporté, tandis qu'une flamme ardente s'allumait dans ses yeux, et qu'il mette à néant l'ordre de m'arrêter partout, excepté dans les lieux sacrés, rendu le 28 janvier de l'an dernier... Et qu'ensuite on me fasse remise de l'amende de cent marcs d'or prononcée par la sentence du conseil... Et qu'enfin l'on me restitue mon château de Cusy, injustement confisqué.

— J'allais vous le dire, comte, reprit Louis avec bonhomie. Quand vous serez en Savoie, vous vous arrangerez pour me débarrasser des Cypriotes, et j'entends par ceux-là tous les diseurs de sornettes, les damerets, les favoris, les conseillers, Saint-Sorlin, Seyssel, Valpergue et le reste...

— Par quels moyens? demanda Montmayeur, redevenu sérieux et hautain.

Le roi, haussant les épaules, le regarda d'un air moqueur et répliqua de sa voix railleuse:

— Beau cousin, c'est affaire à vous. Il y a votre manoir de Charmaix qui se délabre, m'avez-vous dit; passez chez du Bouchage, il vous délivrera de quoi payer les maçons.

— Alors c'est que Votre Majesté me veut acheter? proféra Montmayeur avec un accent indéfinissable.

— Je vous ferai duc.

— N'en déplaise à Votre Majesté, le duc Amédée, craignant mon père, le fit comte pour l'amoindrir. Nous sommes Montmayeur, c'est un nom qui se passe de titre. Les Montmorency, premiers barons chrétiens, sont-ils ducs? Du reste, se hâta d'ajouter le seigneur en fléchissant à demi le genou, j'ai le droit pour moi, et vengeant Votre Majesté des injures de ces muguets de cour, je vengerai mes injures personnelles. Il sera fait justice. Quand dois-je partir?

Le roi réfléchit un instant, non sans jeter encore plusieurs regards à la dérobée sur celui qui se faisait si volontiers son complice.

— Nous verrons.... attendons de savoir ce que Fésigny vient faire à Chinon, répondit-il évasivement; il sera temps demain de prendre une décision.

Il y eut un nouveau silence. Puis Louis, accentuant lentement ses paroles de façon à les graver dans la mémoire de son auditeur, d'un ton qui passa successivement par toutes les nuances de la bonhomie, de l'irritation, de la câlinerie, avec une franchise qui, certes, n'était point dans ses habitudes, Louis, disons-nous, reprit:

— Voyez-vous, Montmayer, il faut que je défasse tout ce que le roi défunt, mon père, a fait! Je puis vous dire cela, à vous qui m'avez si bien servi quand je guerroyais contre ses mauvais conseillers; à vous, qui tour à tour ministre de votre souverain, exilé, proscrit, tantôt baron puissant et riche, tantôt capitaine d'aventures sans sou ni maille, avez partagé ma fortune..... Vous souvenez-vous de nos excursions dans les montagnes de Noyaray, de ces paysans matois à qui nous faisions des contes sous les grands châtaigniers de Saint-Marcellin? Jeunesse!... jeunesse!... Eh bien! Montmayer, il y a deux choses qui sont les plaies de ce royaume de France et le dévorent: il y a l'insolence de nos grands feudataires; il y a l'ambition de mon cousin de Charolais qui nous voudra tous mettre à feu et à sang.... Je veux être le maître chez moi. Il faut que tous ces ducs et ces comtes, connétables et sénéchaux, aient leurs têtes au niveau de mes genoux, sinon je ferai tomber les têtes et donnerai de la besogne aux successeurs de Caboche. Le roi!... ils croient que je suis roi pour me parer de leurs manteaux de drap d'or et trôner au milieu d'eux, couronne au front, sceptre à la main!... ils se trompent. Être roi, c'est régner et Pasque Dieu! ces gens-là me gênent...

— Ah! Majesté, le peuple a parfois de terribles colères, si vous décapitez vos seigneurs qui vous protégera contre le peuple?

— Mon peuple lui-même. En attendant, mes vassaux plieront, eussent-ils des écus d'armoiries à en couvrir toutes les façades de toutes les maisons de Paris. Qu'ils se rebellent, j'irai les enfumer dans leurs tanières, je brûlerai leurs donjons, j'effacerai leur écusson. Si mon peuple veut

qu'il y ait une noblesse pour le rançonner, j'anoblirai mes gardes, n'eussent-ils d'autre fief que la rouillarde accrochée à leur baudrier... Pour commencer j'ai destitué l'amiral et le chancelier de France, le grand sénéchal de Normandie, le prévôt de Paris... Ce n'est pas assez. Je veux rogner les ongles à mes parlements: il n'existe que deux cours de justice, j'en veux dix.

— Sire, en les multipliant, vous les affaiblirez.

— Leur influence politique sera diminuée, leur puissance judiciaire sera augmentée. C'est un double résultat excellent. Les évêques n'entreront point au conseil sans le congé des chambres. Les gens d'église devront me donner déclaration de leurs biens, avec les preuves d'acquisition.

Montmayer n'en pouvait croire ses oreilles. De tels projets lui semblaient monstrueux et il commençait à ressentir une sorte de crainte superstitieuse.

— Mais, objecta-t-il timidement au roi, le pape vous excommuniera, sire!

— Non! il sait que ce que je ferai, en cet ordre, sera pour le bien de l'Église. Du reste, je supprimerai la Pragmatique Sanction instituée par feu mon père, et le pape me confirmera le titre de roi très-chrétien. Vous ne savez pas cela, vous, Montmayer: il faut donner d'une main et reprendre de l'autre. C'est la maxime de Sforza, de Milan. Elle est bonne, j'en fait mon profit.... Je ne veux plus de guerres privées: nous ne sommes pas des barbares. On perd infiniment de sang et d'argent à soutenir des querelles les armes à la main. Or le sang et l'argent sont au roi. Avec quoi conquerrai-je les treize provinces qui manquent à la France, laquelle n'en compte que quatorze? avec le sang et l'argent

que j'aurai forcé mes vassaux à économiser. Vous parliez du peuple tout à l'heure? Il me donnera les écus qu'il faut pour acheter ce qu'on ne voudra pas me donner. Rien ne résiste à cette arme-là, Satan n'en put inventer de plus meurtrière. En un mot, la vieille monarchie qui n'a pour chef que le premier parmi ses pairs croulera...

— Que restera-t-il? balbutia Montmayer, effrayé de ces confidences par trop dangereuses, terrifié par la pensée que le roi pourrait un jour se repentir de les avoir laissé tomber dans son oreille.

— Moi!... Quant à mon cousin Charolais, il a de bons conseils de mon compère Bische. Que j'aie Péronne et je serai content. Je vais le brouiller avec le duc de Savoie, avec les Suisses, avec l'empereur. Il est fou de batailles: j'aime à occuper les gens suivant leurs goûts. Pendant qu'il gagnera des victoires, j'imposerai la paix chez moi, et plus tard s'il me plaît de guerroyer à mon tour, je vous appellerai, cousin Montmayer. Pasques Dieu! mon père a été nommé le Bien servi, moi je porte tout mon conseil dans ma tête, et l'histoire dira qui des deux aura fait meilleure besogne.

Il est facile de comprendre que Montmayer avait hâte de voir cet entretien terminé. S'interrogeant mentalement, il cherchait la cause de cette expansion inaccoutumée. Le roi voulait-il qu'il sût tous ces projets pour l'attacher davantage à sa personne? Éprouvait-il sa discrétion ou lui tendait-il un piège? Il crut prudent de n'en rien faire paraître et de conserver l'attitude ennuyée, indifférente, d'un courtisan inhabile à apprécier cette politique raffinée.

Louis ne fut pas dupe de cette incapacité prétendue. Son regard observateur ne quittait pas le comte et suivait sur les

traits de celui-ci l'expression des sentiments qui l'agitaient.

Son but, il l'eut à peine défini lui-même. Il céda à un irrésistible désir d'épanchement, à un irrésistible besoin d'approbation, en même temps qu'il essayait, par la profondeur de son ambition, d'enchaîner à ses projets un homme qui pouvait les servir. Il traçait encore à Montmayeur, qu'il venait de charger d'une mission difficile, le rôle qu'il devrait jouer à la cour de Savoie, l'avertissant aussi de ne rien faire qui pût compromettre ses desseins.

Le comte songeait à ce formidable complot dirigé contre l'ordre de choses établi et qui sapait par toutes ses bases l'organisation politique de la féodalité.

Il envisageait avec terreur la révolution que le roi rêvait, que sa volonté tenace réaliserait, révolution qui, succédant aux réformes politiques de 1357, aux réformes administratives de 1413, transformerait la vieille monarchie française, pondérée par les attributions des États généraux, des parlements, des corporations, par les privilèges de l'Église, par la puissance militaire des seigneurs, en une sorte d'autocratie absolue que dominerait le violent arbitraire d'un esprit audacieux.

Louis, silencieux, laissait Montmayeur se livrer à ses réflexions. Après avoir prononcé les derniers mots rapportés plus haut, ils avaient rebroussé chemin et se dirigeaient maintenant vers les portes de la ville.

C'était à cet instant précis que M. de Fésigny rencontrait Bochesel sous le porche de la résidence royale.

Depuis près d'une heure, l'obscurité indécise du crépuscule avait succédé aux clartés éblouissantes du jour. Aucun bruit ne retentissait dans la campagne. Le tintement

des cloches sonnant l'Angelus et les rumeurs affaiblies de la cité arrivaient, confus, aux promeneurs attardés.

Ils parvinrent bientôt en vue des remparts. Aussitôt qu'on les aperçut, un gros de pertuisaniers se détacha du poste de la porte et s'approcha. Le roi se fit reconnaître, imposant d'un coup d'oeil le silence et la discrétion aux soldats.

Avant de rentrer au château, Louis parcourut les rues étroites de Chinon. Il saluait affablement les bourgeois qui, le reconnaissant à sa cape grise, à son bonnet orné de médailles, le saluaient. Ayant heurté, par mégarde, une vieille femme qui portait un broc de cervoise dont le contenu arrosa le sol, il tira de son escarcelle deux écus et les lui donna, quoiqu'il ne fût point prodigue.

Montmayer avait bonne envie de hausser les épaules. Il n'osa.

Aussitôt que le roi et son compagnon eurent franchi le pont-levis du château, la herse fut baissée, les hallebardiers se massèrent sous la voûte ogivale, des vigies furent placées sur chaque tour, des sentinelles, dans chaque corridor.

Louis ne voulut pas que Montmayer le quittât. Il l'emmena dans sa chambre où il se mit à lire l'office de la sainte Vierge, en attendant que, l'heure du souper sonnant, les pages annonçassent la viande du roi.



Les questions de Philippe-Monsieur.

Guy de Fésigny conduit par Bochesel pénétra, avons-nous dit, dans le vieux manoir où jadis la pucelle d'Orléans avait trouvé Charles VII, dînant d'un maigre poulet et d'une queue de mouton, en la compagnie du sire de la Hire et de Poton de Xaintrailles.

Ils traversèrent d'abord une cour de forme irrégulière sur laquelle s'ouvrait une tourelle percée à jour qui contenait un étroit escalier tournant en spirale où ils s'engagèrent l'un après l'autre. Au premier étage ils entrèrent dans un long corridor qui les conduisit par maints détours à l'appartement occupé par le comte de Bresse.

Chemin faisant, ils causaient, mais Fésigny, impressionné par le morne silence qui régnait entre ces antiques murailles, et par leur aspect sombre et mélancolique, n'osait parler qu'à voix basse.

Ils s'entretenaient des amis de là-bas, des gais amis qui chassaient dans les grands bois, dans les gorges profondes des montagnes, sur le bord des torrents écumeux ou des lacs bleus comme l'azur des saphirs; des nobles châtelaines qui dansaient la farandole sur la mosaïque éclatante des vastes salles du château ducal, sous le feu de mille torches ardentes, aux sons des musiciens venus du golfe de Sorrente pour égayer la joyeuse vieillesse de monseigneur le duc Louis, lequel se consolait plus facilement de la perte d'une province que de l'absence d'un joueur de flûte.

— Nous avons ici, dit Bochesel, comme ils passaient entre les deux rangées d'armures de la salle d'armes, la belle veuve de Miolans, nièce de monsieur de Montmayeur. La connaissez-vous?

— Je ne l'ai jamais vue, répondit Fésigny, mais toute la cour de là-bas gémit de son exil. Est-ce vraiment une merveille?

— Le roi lui-même en est féru!.. Mais son oncle la garde avec un soin jaloux. Songez qu'elle apportera à son mari toute la Combe de Savoie, de Chamousset à Montmélian, cinq lieues de pays, quatre bourgs, trente villages.

— Elle est jeune? demanda Fésigny, d'un ton fort indifférent, et dans le seul but de ne point entendre l'écho de ses pas que lui renvoyaient les voûtes sonores.

— Trente ans. C'est la fleur épanouie dans toute sa splendeur. Si le roi Louis accueillait autant de poètes que de moines, on composerait une librairie avec les vers qu'elle aurait inspirés.

— Dieu la bénisse! une telle femme doit être un brandon de discorde, reprit Fésigny avec un accent tant soit peu dédaigneux.

— Aussi le roi serait-il bien aise de la voir partir, mais il faudrait que le seigneur de Montmayeur partit avec elle, et le roi tient à celui-ci qui l'a assisté durant son séjour en Dauphiné. Ah! Fésigny, voici l'appartement du prince et c'est un Savoyard, Nicod Passim, qui monte la garde devant la porte. Nicod, poursuivit-il en s'adressant à la sentinelle, voici monsieur de Fésigny que monseigneur attend.

Les deux compagnons pénétrèrent sans conteste dans l'antichambre, vaste pièce carrée, meublée de boiseries de

vieux poirier dans lesquelles un imagier naïf avait taillé de grotesques figurines. Des banquettes recouvertes de cuir s'alignaient le long des parois. Une fenêtre à arceaux gothiques s'ouvrait sur un large balcon.

— Ah! dit Bochesel en voyant se promener de long en large dans cette pièce, un homme vêtu d'une simarre de velours noir et coiffé d'un mortier à retroussis de martre, monsieur du Bouchage attend ici; c'est que probablement le prince est en audience. Du Bouchage, recevez nos compliments.

La présentation et les saluts se firent avec les cérémonies minutieuses qu'exigeait l'étiquette de cette époque et les trois hommes continuèrent à causer de choses et d'autres, en s'observant mutuellement.

Imbert de Bastarnay, seigneur du Bouchage, le même qui devint plus tard chancelier de France, était à la fois le conseiller de Louis XI et le favori du comte de Bresse qu'il servait auprès de son maître, sans néanmoins jamais léser les intérêts de celui-ci. Jurisconsulte éminent, magistrat intègre, honnête et bienveillant, il savait ménager avec un tact infini l'un et l'autre, prenant toujours le parti de celui qui avait raison, excusant les violences du prince, les faiblesses calculées du roi, rétablissant l'accord entre les deux beaux-frères, profondément dévoué à tous les deux.

Il accueillit Fésigny comme un confrère dont le nom lui était connu et qu'il appréciait à sa valeur, et en même temps comme un ami dont il ne jalousait nullement la faveur. Pendant qu'ils s'entretenaient, Bochesel disparut.

Philippe de Savoie, comte de Bresse, que ses courtisans nommaient Philippe-Monsieur, et ses ennemis Philippe sans

Terre, nonchalamment étendu sur une sorte de lit de repos chargé de coussins de soie empilés et de riches tapis turcs, se reposait des fatigues d'une journée de chasse.

Il avait alors vingt-quatre ans. Très-beau de visage, d'une taille élevée, il produisait, disait-on, une impression profonde sur la fille du grand chambrier de France, Marguerite de Bourbon, qu'il épousa, en effet, neuf ans plus tard.

Ses cheveux blonds, enroulés en boucles soyeuses, encadraient ses traits nobles et purs sur lesquels on lisait une remarquable force de volonté, unie à une mâle vaillance. Le regard brillant et mobile de ses yeux bleus indiquait la violence de son caractère. Bien qu'il fût sans apanage, partant peu riche, il menait train de prince, car il se vantait d'être libéral, voire prodigue, et quoiqu'il ne fût point César, il devait déjà la rançon d'un souverain. Ses équipages de chasse, meutes, gerfaux et faucons, ses écuries, étaient renommés. Sa maison ne comportait que deux écuyers et six pages, mais il choisissait ceux-là parmi les capitaines, ceux-ci parmi les fils de comtes.

Un feu vif flambait dans la cheminée de granit rouge, armée de chenets colossaux en fer forgé, et jetait de rouges lueurs sur les lourdes tentures de tapisseries à grandes efflorescences vertes sur fond orangé, sur les meubles de bois noir sculptés, et les peaux d'ours bruns amoncelées sur les dalles. Une lampe de cuivre poli ajoutait ses clartés blanches à la vive lumière que répandait le foyer. Sur une table d'ébène se voyaient un amas de papiers épars, un encrier, un volume richement enluminé de miniatures peintes avec cet art exquis des artistes ignorés du moyen